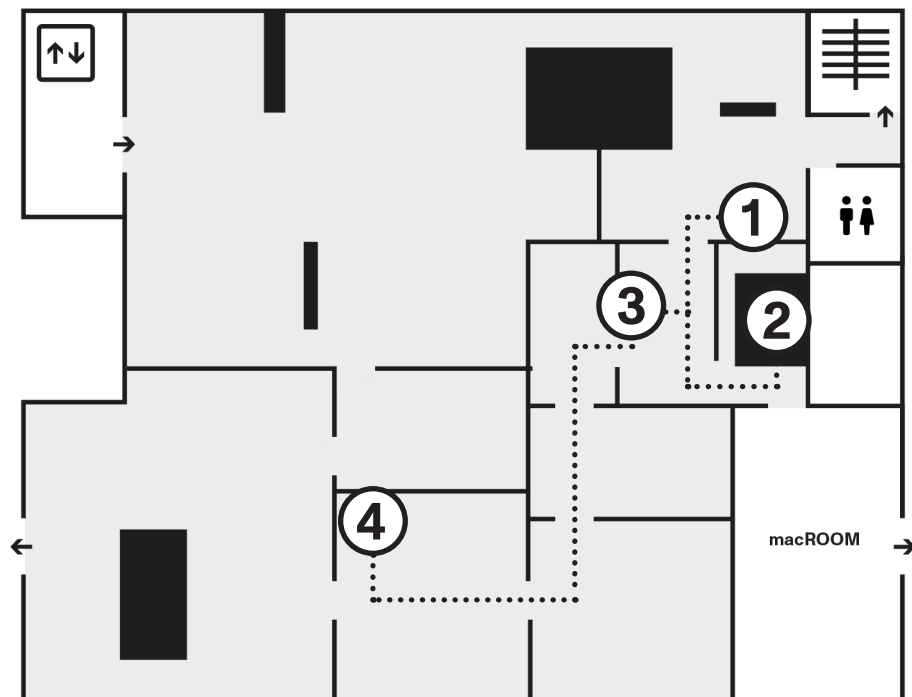


Un parcours *queer* de l'exposition *Désordres au macLYON* Livret de visite



Vues de l'exposition *Désordres* - Extraits de la collection Antoine de Galbert. Oeuvres : Stéphane Mandelbaum, Urs Lüthi, Jürgen Klauke © ADAGP, Paris, 2024. – Kent Monkman, *The collapsing of the time and Space in an Ever-expanding Universe*, 2011. © Photos : Juliette Treillet

Plan de l'exposition *Désordres - Extraits de la collection Antoine de Galbert*



- ① Urs Lüthi & Jürgen Klauke
- ② Kent Monkman
- ③ Zanele Muholi
- ④ Shine Shivan

Pourquoi un parcours *queer* de *Désordres* ?

À l'occasion du mois des fiertés, où l'histoire, la culture et les luttes LGBTQIA+ sont mises en avant, le macLYON propose à ses visiteur-euses de s'intéresser aux œuvres de cinq artistes présenté-es au 2^e étage, au sein de l'exposition *Désordres - Extraits de la collection Antoine de Galbert*.

Queer, de l'anglais « bizarre » ou « étrange », est à l'origine une insulte adressée à ceux qui ne se conforment pas aux normes sexuelles et de genre. L'expression est réinvestie par des militant-es puis par des théoricien-nes dans les années 1980, dans un contexte de crise du sida, de néolibéralisme, et d'assimilation des mouvements gays et lesbiens. Apposée au domaine de l'art, elle désigne, pour l'historienne de l'art Isabelle Alfonsi, « un ensemble de pratiques d'ordre féministe, anticapitaliste et antiraciste pensées comme des critiques de la société¹ ».

La collection particulière d'Antoine de Galbert, dont une partie est exposée au 2^e étage du macLYON, est riche d'œuvres de nature, d'époque et d'origine géographique variées. Certaines d'entre elles ont pour point commun de questionner, de s'opposer, de subvertir les normes sociales de genre et de sexualité. Des autoportraits d'Urs Lüthi et Jürgen Klauke aux sculptures de Shine Shivan, ce livret invite à explorer la pratique de ces artistes et leurs questionnements.

¹ Interview d'Isabelle Alfonsi par Julie Ackermann pour le magazine *Antidote*, 25 octobre 2019.

Urs Lüthi & Jürgen Klauke

Urs Lüthi

Né en 1947 à Kriens (Suisse)
Vit et travaille à Munich (Allemagne).

À travers une multiplicité de média – photographie, peinture, sculpture, vidéo, performance – Urs Lüthi examine depuis ses débuts en 1966 la question de la représentation de soi. Il est surtout connu pour sa longue série *Selbstporträt* [Autoportrait] dont *Tell Me Who Stole Your Smile* [Dis moi qui t'a volé ton sourire] (1974) fait partie. À l'origine imprimés sur toile, ces autoportraits au visage maquillé et au regard défiant viennent semer le trouble dans le genre et chez la-le regardeur-euse.

Jürgen Klauke

Né en 1943 à Cochem (Allemagne)
Vit et travaille à Cologne (Allemagne).

Depuis Cologne où il s'est installé pour ses études d'art au tournant des années 1970, Jürgen Klauke n'a cessé d'explorer les questions d'identité et de sexualité dans son travail photographique. Faisant de son propre corps un terrain d'expérimentation, il se met en scène dans *Transformer* (1972-1973) vêtu d'un costume extravagant décoré de parties génitales détournées. Ces mêmes thématiques se retrouvent dans son travail de performance, qu'il développe en collaboration avec d'autres artistes tels qu'Ulay.



Vue de l'exposition *Désordres - Extraits de la collection Antoine de Galbert*. Oeuvres : Stéphane Mandelbaum, Urs Lüthi, Jürgen Klauke © ADAGP, Paris, 2024. Photo : Juliette Treillet

Transformer. Aspekte der Travestie

[Transformer. Aspect du travestissement]

C'est en 1974 au Kunstmuseum Luzern que les autoportraits de Urs Lüthi et Jürgen Klauke se côtoient pour la première fois au sein d'une exposition majeure : *Transformer. Aspekte der Travestie*. Jean-Christophe Ammann, alors commissaire, tisse des liens entre art contemporain, musique rock et art du drag avec comme point de convergence le renversement des normes de genre. L'exposition tire son titre du deuxième album de Lou Reed, *Transformer* (1972), produit par David Bowie. Urs Lüthi est par ailleurs cité comme étant une inspiration majeure du chanteur, et lui-même nommé l'un de ses portraits *I'll be your mirror* [Je serai ton miroir], en référence à la chanson du groupe de Lou Reed, The Velvet Underground. Pour Jürgen Klauke, le rock'n'roll représente également une influence importante, notamment les performances d'Elvis Presley ou de Jerry Lee Lewis. Au début des années 1970, la photographie et la musique rock sont ainsi deux terrains d'expérimentation en dialogue constant, où les artistes repoussent les limites du genre par leurs choix vestimentaires et leurs performances.

La photographie comme miroir,

le genre comme performance

Dans leurs séries d'autoportraits photographiques, Urs Lüthi et Jürgen Klauke se mettent en scène à répétition, ce qui permet la création d'un espace de je(u) ambigu, où le flou est volontairement entretenu. Cette répétition met en avant la dimension performative du genre : en associant tour à tour des caractéristiques socialement considérées comme masculines et féminines, Urs Lüthi et Jürgen Klauke montrent que le genre est construit, qu'il n'est qu'un jeu de rôle, un processus d'imitation. En fixant tous deux impassiblement l'objectif, ils deviennent un miroir nous renvoyant à nos propres préconceptions sur l'identité de genre et ses expressions. Leurs regards, plutôt que nous défier, semblent nous inviter à nous en détacher pour pouvoir nous-mêmes explorer de nouvelles identités.

Kent Monkman

Né en 1965 à Saint Mary's (Canada) | Vit et travaille à Toronto (Canada).

Illustrateur de formation puis scénographe, Kent Monkman est initialement remarqué pour son travail visuel dans le livre pour enfants de l'écrivain cherokee Thomas King, *A Coyote Columbus Story* (1992), qui déconstruit le mythe fondateur colonial de Christophe Colomb. Membre de la Nation crie de Fisher River, Première Nation du Manitoba au Canada, Kent Monkman prolonge cet examen critique des systèmes de domination impérialiste blanc et patriarcal à travers ses peintures, installations, films ou performances.

Décoloniser le musée

Repéré pour ses talents artistiques alors qu'il n'est encore qu'écolier, Kent Monkman se met à suivre des cours gratuitement le samedi matin au Musée des beaux-arts de Winnipeg – Qaumajuq. Après les cours, il arpente les galeries du musée et découvre les représentations picturales coloniales de la nature sauvage canadienne, dénuée de ses peuples natifs.

Au Musée d'histoire naturelle du Manitoba, il découvre au même moment les dioramas ethnographiques véhiculant une image tronquée et fantasmée des natif-ves américain-es. Ces expériences font réaliser à Kent Monkman qu'il existe peu d'œuvres historiques dans les musées qui rendent compte des expériences autochtones. Depuis, il incorpore dans son art des éléments issus de collections muséales permanentes, réécrivant l'histoire de l'art afin d'y inclure ceux qui en ont été volontairement exclu-es. En se réappropriant cette iconographie, Kent Monkman résiste à l'hégémonie imposée par les œuvres nord-américaines et renverse le regard colonial.

Miss Chief Eagle Testickle

Depuis 2002, Miss Chief Eagle Testickle traverse les œuvres de Kent Monkman. Être légendaire de plusieurs milliards d'années, à la fois création et alter-ego de l'artiste, Miss Chief se fait médiatrice entre la-le regardeur-euse et l'histoire des Premières Nations. Bi-spirituelle (terme parapluie adopté par les militant-es autochtones nord-américain-es pour désigner celles dont l'identité et/ou l'expression de genre ne répond pas aux catégories coloniales binaires), elle transmet les mémoires des sexualités et identités de genre propres aux peuples natifs qui précèdent la colonisation européenne. Son autobiographie a été publiée en 2023 suite à un travail de collaboration long de plus de six ans entre Kent Monkman et l'artiste et écrivaine Gisèle Gordon. Mêlant fiction, données historiques et illustrations, les deux volumes de *The Memoirs of Miss Chief Eagle Testickle* invitent à découvrir l'histoire nord-américaine au travers d'un regard queer autochtone.

The Collapsing of Time and Space in an Ever Expanding Universe (2011)

Le diorama *The Collapsing of Time and Space in an Ever Expanding Universe* [La compression du temps et de l'espace dans un univers en constante expansion] condense l'ensemble de la pratique artistique de Kent Monkman. Subvertissant le dispositif du diorama, on y retrouve Miss Chief en diva sur le retour, contemplant avec mélancolie la peinture de paysage romantique où elle est elle-même insérée. Son appartement parisien bourgeois est investi par la faune américaine qui semble y reprendre ses droits : on y retrouve un coyote, des corbeaux et un castor rongeur le bois de son meuble platine, où tourne en boucle son tube passé. Dans cette installation, les chronologies se mélangent comme le titre le suggère pour mieux se jouer de la fixité des narrations souvent retrouvées dans les musées.



Vue de l'exposition *Désordres* - Extraits de la collection Antoine de Galbert. Œuvre : Kent Monkman, *The collapsing of the time and Space in an Ever-expanding Universe*, 2011.
© Photo : Juliette Treillet

Zanele Muholi

Né·e en 1972 à Umlazi (Afrique du Sud) | Vit et travaille à Cape Town (Afrique du Sud).

Photographe et documentariste, Zanele Muholi connaît un important succès pour ses nombreuses séries de portraits et d'autoportraits entamées en 2004. Sa pratique artistique, son travail associatif et son engagement militant sont pensés de concert. Elle a notamment co-fondé le *Forum for the Empowerment of Women (FEW)* en 2002, première association féministe lesbienne d'Afrique du Sud.

Un·e activiste visuelle

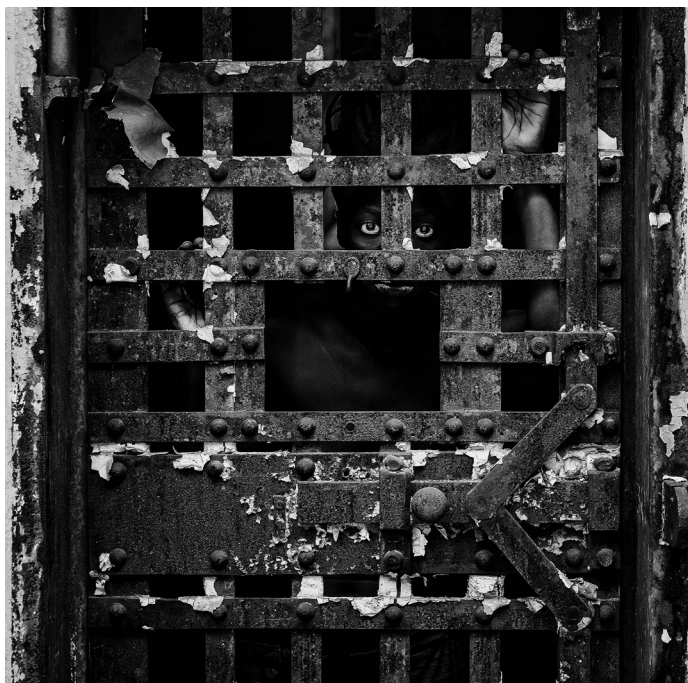
Si ses nombreuses expositions monographiques mettent particulièrement en avant ses autoportraits, Zanele Muholi a d'abord investi le médium photographique par le portrait, qu'elle utilise pour documenter et archiver les récits de vie de personnes queers racisées. Accordant une grande importance aux questions de représentation et de réappropriation de l'espace public par les personnes noires LGBTQIA+, doublement minorisées, ses portraits se distinguent par leur intimité : sa première série débutée en 2004, *Visual Sexuality: Only Half the Picture* [Sexualité visuelle : La moitié de l'image seulement], représente la violence sans mise en scène ni déshumanisation, tout en évitant de l'atténuer. Les portraits de Zanele Muholi remettent le pouvoir entre les mains de leurs sujets. Ils en sont une trace d'existence, un relai de leurs histoires. La série *Trans(figures)* (2010-2011), qui se concentre sur les personnes transgenres et lesbiennes, en est un exemple. Ces intentions sont à la racine de sa pratique, qu'elle considère comme une forme d'« activisme visuel ».

MaID VII, Philadelphia (2018)

Le tirage présenté dans l'exposition *Désordres* est issu de la série *Somnyama Ngonyama* [Salut à toi lionne noire], débutée en 2012 et encore poursuivie aujourd'hui. Dans cette série, Zanele Muholi se met en scène dans les lieux qu'elle traverse au gré de ses voyages, dialoguant avec leurs histoires tout en y laissant sa propre trace. Cette photographie, intitulée *MaID VII, Philadelphia*, a été prise en 2018 en Pennsylvanie, dans le pénitencier d'Eastern State. Construite en 1822 alors que l'esclavage n'est pas aboli, cette prison est l'une des premières fondées sur le principe du maintien à l'isolement total entre les prisonnier·ères. En choisissant de se représenter dans ce lieu, Zanele Muholi souligne le rôle persistant de la prison comme outil de domination politique sur l'ensemble des populations marginalisées.

(Auto)Portraits et réappropriation de l'espace

Dans les portraits de Zanele Muholi, tout passe par le regard qui interpelle et qui horizontalise : les sujets queers et racisés, trop souvent représenté·es au prisme d'un regard fétichisant et exotisant, deviennent maîtres de leur propre image. En refusant leur objectification et en mettant en avant leur beauté, leur prestance et leur fierté, l'artiste se réapproprie un langage visuel (néo)colonial. C'est une réappropriation qui se fait double lorsque ces portraits sont exposés dans un espace muséal, lieu historiquement et symboliquement chargé, où les corps racisés ont été longtemps absents ou adossés à un récit colonial.



Zanele Muholi, *MaIDVII, Philadelphia*, de la série *Somnyama Ngonyama* (self portrait), 2018 © Zanele Muholi. Collection Antoine de Galbert, Paris.

Shine Shivan

Né en 1981 dans le Kerala (Inde) | Vit et travaille à Faridabad (Inde).

Grandissant dans les forêts de l'État du Kerala puis dans la chaîne des Aravalli en Inde, Shine Shivan se nourrit des souvenirs de son enfance dans la nature pour ses œuvres qui prennent forme à partie de matériaux considérés répugnants. Après une formation en arts visuels à Delhi puis à Agra, il retourne à la campagne pour faire de la nature son espace de création. Shine Shivan envisage son art comme une exploration autobiographique, qu'il mêle à la mythologie indienne qui le passionne.

La nature comme studio

C'est dans la nature que Shine Shivan collecte les matériaux utilisés dans un grand nombre de ses œuvres : œufs, carcasses, bouse. Il n'hésite pas à travailler avec des éléments considérés comme repoussants pour ses créations pourtant très sensuelles. Pour donner vie à ses idées, il apprend la taxidermie en autodidacte, via internet, après des recherches de formations qui s'avèrent infructueuses. Chaque matériau utilisé fait écho à des souvenirs qui lui sont importants, tels que les moments de collecte de carcasses d'animaux destinés à l'usine de gélatine qu'il observait les jours où il se cachait pour faire l'école buissonnière. Cet attachement à la nature lui permet également de réfléchir à notre relation et à l'attention que nous lui portons. Par ailleurs, Shine Shivan voit dans la fluidité de la nature une solution aux conflits internes et sociaux causés par les rigidités des catégories de genre et de sexualité.

Sexualités et masculinités

Dans ses œuvres et ses entretiens, Shine Shivan développe une réflexion sur notre rapport à la sexualité et offre de nouveaux modèles de masculinités. La série *Sperm Weaver* en particulier, qui précède *Glimpse of Thirst*, vient mettre en lumière les structures de contrôle sur le genre et la sexualité. Shine Shivan y utilise des techniques traditionnellement perçues comme féminines, dont le crochet et la couture, pour aborder la sexualité masculine. Ses créations défient les spectateur·ices à faire face à leurs tabous, tels que la violence ou la libre expression de genre et de la sexualité.

Glimpse of Thirst (2012)

La sculpture de Shine Shivan exposée dans *Désordres* est issue de sa troisième exposition monographique éponyme, présentée à Mumbai en Inde en 2013. Elle est constituée d'une série de personnages fantastiques, incarnations de la peur de «l'efféminement», résultat de la rigidité du modèle de masculinité imposé.



Shine Shivan, *Glimpse of Thirst*, 2012. Collection Antoine de Galbert, Paris.

A écouter et à lire

Podcasts

- La Poudre, épisode 137 – Autour de Zanele Muholi
*Avec Pascale Obolo, Adeline Rapon, Victoria Aresheva
et Lauren Bastide*
- Un podcast, une œuvre, Art et queer : épisode 3 –
Zanele Muholi, *Faces and Phases*, 2011
- Les PassionariArts #21 – Isabelle Alfonsi, galeriste,
Esthétique de l'émancipation
- Paye ta vie d'artiste ! – Je me suis fait tokeniser,
c'est grave ?

Livres

- Kent Monkman, *La belle et la bête*, éditions Skira,
2018.
- Benjamin Wolbergs, *New Queer Photography*,
éditions Kettler Verlag, 2020.
- Isabelle Alfonsi, *Pour une esthétique de
l'émancipation*, éditions B42, 2019.
- Françoise Vergès, *Programme de désordre
absolu*, éditions La fabrique, 2023.

Livret conçu par Chloé Bruère-Dawson,
le service programmation et médiations
et le service expositions.
Mise en page par Myriam Chouiref et le
service communication et développement.

MACLYON
nocturne des fiertés